

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 10 (1980)  
**Heft:** 10

**Buchbesprechung:** Bibliographie

**Autor:** [s.n.]

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

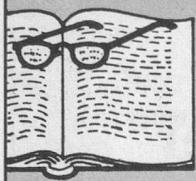
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## Bibliographie

**Le Panda-Magazine «Jardins sauvages»** (48 pages en couleurs) peut être obtenu contre Fr. 2.— en timbres postaux auprès du WWF, 1249 Rus-sin.

La campagne «Jardins sauvages» du WWF s'inscrit dans l'ensemble des efforts visant à protéger les espèces. Tout en constituant une amélioration concrète de la qualité de la vie dans les zones urbanisées, la création de jardins sauvages fait mieux comprendre à tous la nécessité de protéger nos espèces indigènes et leurs milieux de vie. En effet, des plantes et des animaux de plus en plus rejetés par l'activité humaine retrouvent ainsi, et quasiment devant nos portes, une chance nouvelle de survivre; pour le citadin, l'existence au milieu de l'espace bâti d'étangs, de mares, de haies, de bosquets et de prairies naturelles constitue une occasion unique d'un contact journalier avec la nature sauvage.

**Hans Ruesch: Ces Bêtes qu'on torture inutilement.** Editions P.-M. Favre, Lausanne.

Jusqu'ici, ce sujet était l'apanage des vivisecteurs qui par l'intermédiaire de dévoués zélateurs permettaient de les faire passer pour des bienfaiteurs de l'humanité, tout en occultant l'effroyable réalité que fait découvrir ce livre.

Ce dossier n'est pas un cri sentimental mais bien un ouvrage sérieux, en grande partie basé sur les rapports des vivisecteurs eux-mêmes qui, inconsciemment, révèlent à la fois l'horreur de leurs expériences et l'inutilité de leurs activités. Bien sûr, on aborde ce livre avec scepticisme. Mais il est impossible de ne pas être touché par l'étude de Hans Ruesch.

376 pages, 32 pages de photos, Fr. 29.70.

# Autodafé

Mon premier patron, ce cher M. Moreau, quitta Londres en 1945 pour rentrer en France et M. Berger le remplaça. Flamboyant, immense, cheveux blancs, regard bleu, voix forte, M. Berger plaisait. Il jouait de ce regard bleu qu'il fixait sur son interlocuteur sans broncher, sans jamais baisser la paupière. C'est à peine si, parfois, ses cils battaient. Cet œil bleu, vif, dur, cet œil minéral hypnotisait, rendait la proie inerte. Berger était un peu trop beau parleur, un peu trop bruyant et intense, un peu trop coloré — bleu et argent — pour le goût britannique. Mais, comme Moreau, il parlait admirablement l'anglais et cela jouait en sa faveur. Ce n'était pas du pur Oxford, mais tous les non Oxniens, c'est-à-dire la plupart des gens s'y trompaient. Il fallait avant tout plaire aux dames anglaises qui se rendaient à nos bureaux pour demander un conférencier pour leur club, une exposition pour leur collège, une bourse pour leur enfant. Faux bonhomme, hâbleur, malhonnête, il faisait illusion grâce à son regard droit de boy-scout. La cravate ou la pochette bleue — chargées d'intensifier le bleu de l'œil et l'argent du cheveu — l'une ou l'autre toujours présente — étaient bien un peu trop évidentes, mais elles faisaient partie du «charme français». Si Berger avait mesuré un mètre soixante, on aurait souri. Mais à un mètre nonante, ça passait. Les femmes ont de la chance: elles ne sont pas plus ridicules quand elles sont petites. Plutôt moins.

M. Berger possédait, quelque part en Normandie, un grand domaine qui abritait une «Madame Berger» (ainsi la nommait-il quand il nous parlait d'elle) et huit jeunes Berger. J'imaginais cette Mme Berger, dévouée et incolore, passant en revue le bataillon de ses huit rejetons. Ils étaient tous mâles: le père le précisait et en tirait vanité. Et je voyais, perçant la brume argentée de Normandie, seize yeux bleus pareils à ceux que j'affrontais tous les matins.

Berger ne gagnait pas à être connu: tous ses collaborateurs le méprisaient. Ce pantin géant, s'il fascinait les visi-

teurs occasionnels, ne pouvait faire illusion à ses proches. Il s'était débrouillé pour rallier les Forces françaises libres au bon moment. Il était colonel. Il avait une médaille militaire, je ne sais plus laquelle. De toutes façons, je mettais en doute tout ce qui le concernait. Un jour où il dictait la traduction de sa citation, j'entendis la phrase: «Même aux heures les plus noires, le colonel Berger ne doute jamais un seul instant de la victoire alliée.» J'eus l'occasion, plus tard, de vérifier le texte original. Il était très élogieux, ce texte. Mais il n'y était pas question d'«heures noires» ni de «doute». Il ne pouvait pas s'empêcher d'affabuler, d'embellir, de s'embellir. Berger était constamment sur scène. Depuis la porte qu'il tenait grande ouverte pour que passe la secrétaire la plus vieille et la plus moche jusqu'à baise-main super-latin attribué à quelque *lady* qu'il croyait influente, tous ses gestes étaient du cabotinage. Il promettait à des clubs des conférenciers de premier ordre que l'on ne voyait jamais arriver — pour la bonne raison qu'il avait négligé de les contacter. Qu'à cela ne tienne! Il dirait que le télégramme s'était perdu. Cela l'ennuyait prodigieusement de répondre au courrier, de dicter et de signer des lettres, et même de passer des coups de fil. Ce manque de conscience professionnelle m'épatait comme m'aurait épataée un jongleur ou un acrobate: on se demandait toujours quand il allait se casser la figure.

Il recevait au moins une douzaine de lettres par jour. Il les regardait, le matin en arrivant, comme un enfant qui joue à être un monsieur dans un bureau: ce courrier, c'était des lettres «pour de rire», pour faire semblant. Pendant qu'il les ouvrait et les regardait (il ne les lisait pas vraiment, il les parcourait tout au plus) il nous racontait des histoires: histoires de guerre, anecdotes folkloriques, vantardises diverses. Il ne supportait pas d'être seul un instant. La sténo-dactylo et moi restions là pendant qu'il parlait: nous faisions de la figuration intelligente. Après avoir regardé son